

Interview

ADOLESCENCE ET PASSAGES

Printemps 90. A la bibliothèque municipale du Plessis-Robinson, une vingtaine d'adolescents et l'équipe de la bibliothèque...

La bibliothèque, c'était pour eux un lieu de rencontre. Ils avaient entre 13 et 15 ans, Samia, Anissa, Yann ou Momo, jeunes beurs, antillais ou français « de souche » tous venaient à la bibliothèque pour se rencontrer .

Les garçons, le corps en mouvement, la parole rythmée, « rappée », pleins de cette énergie électrique retenue, saccadée, s'exprimaient librement. Ce n'étaient pas tous des lecteurs et pourtant ils « cherchaient », ils avaient un projet. Le rap, c'était leur affaire, leur façon de s'exprimer, leur façon de raconter ce qu'ils vivent au quotidien, la banlieue, le pouvoir, la violence. On sentait une sorte de hiérarchie entre eux. Les plus jeunes cherchaient les rimes, les plus grands écrivaient les textes. Les « big bossers » accompagnaient par le rythme de la bouche. Une sorte d'osmose s'opérait, un passage des plus petits aux plus grands, de l'écrit à l'oral qui était aussi une façon de se raconter.

Ils savaient qu'il y avait un rayon de poésie important de Francis Ponge à René Char en passant par des livres plus classiques dans les collections Gallimard, par exemple. Il suffisait qu'on leur montre les livres mais ce n'était pas à nous de trouver pour eux. Le rap obéit à un certain nombre de codes rythmiques et rimés qui étaient leur domaine. Ils cherchaient seuls.

Mais ils cherchaient aussi la rencontre, une

rencontre approfondie avec les adultes que nous étions. Nous avons invité tous ces jeunes à une petite fête, en dehors des heures d'ouverture de la bibliothèque. Une petite fête très simple avec quelques gâteaux pour faire plus ample connaissance. Ils ont été très touchés par cette invitation qui s'adressait tout spécialement à eux.

Nous venions de lire *Le Complexe du homard*, de Catherine Dolto-Tolitch, un livre traité un peu comme un magazine avec des points d'ancrage : « l'amitié », « l'amour », « les problèmes avec les adultes », etc. C'était peut-être une proposition de lecture qui nous permettrait d'aller plus loin avec ces adolescents. Ce n'était pas un livre miroir que nous leur propositions, nous avions un regard critique sur ce livre. C'était un début de réflexion, un début de cheminement que nous pourrions peut-être avoir les uns avec les autres.

Les filles étaient en fait très solitaires dans le sens où elles avaient très peu de relations intimes avec des adultes. Elles étaient beaucoup plus intéressées que les garçons par un échange culturel avec des adultes. Elles avaient besoin de trouver des adultes qui disaient des choses sur la vie, sur la généralité de la vie. Elles n'avaient pas de « projet » particulier comme les garçons. Maghrébines pour la plupart, très protégées, surveillées par leurs frères, leurs cousins, la banlieue était leur seul horizon, elles n'avaient pas

d'argent pour aller à Paris, elles allaient très peu en vacances. Les garçons, eux, « se débrouillaient », ils sortaient et allaient régulièrement à Paris. La bibliothèque était le seul lieu où les filles pouvaient retrouver les garçons dans un contexte jugé à peu près acceptable au niveau familial.

Nous n'avons pas réussi à intégrer dans un seul groupe filles et garçons. Ce sont surtout les filles qui ont lu le livre et il a été, pour la plupart, l'occasion d'une rencontre personnelle, une possibilité d'échange sur des sujets intimes : les relations avec les garçons, les mariages interculturels, la virginité, la place des frères, etc...

Nous nous sommes situées, dès le départ, en tant qu'adultes et en tant que femmes et non en tant que bibliothécaires. D'ailleurs elles ont vite décidé qu'elles n'avaient pas du tout envie de rencontrer l'auteur (nous avions pensé à une telle invitation), elles préféreraient, de beaucoup, parler du livre avec les gens qui faisaient partie de leur vie quotidienne, c'est-à-dire un peu nous. Et pour nous, l'expérience a été très riche, même si elle n'a pas débouché sur ce que nous avions imaginé au départ.

En même temps qu'ils fréquentaient la bibliothèque, garçons et filles participaient régulièrement à « l'Heure du conte ». Nous racontions beaucoup de contes maghrébins qui leur parlaient de leur culture. Les noms des personnages, le recours à Allah, les descriptions des paysages, des vêtements, des coutumes (par exemple la façon dont les femmes accouchaient dans les contes), tout leur permettait de renouer avec leur quête d'identité qui était bien sûr leur préoccupation majeure. Il y avait aussi, semble-t-il, un lien peut-être inconscient (l'écoute, le travail de la voix) entre le fait que nous racontions régulièrement et les créations rap, cette façon bien particulière de passer de l'écrit à l'oral, en passant par l'expression corporelle. Ils racontaient, eux aussi, à leur façon.

Une autre recherche que les garçons effectuaient à la bibliothèque, c'était celle de leur « tag ». Ils s'exerçaient à cette calligraphie particulière qui orne les murs et les lignes de métro, en consultant toutes les ressources de la bibliothèque : histoire de la lettre, histoire de la calligraphie, une façon de se trouver une « signature », une identité. Leur « modèle », c'était un jeune de Bagneux qui dessinait extrêmement bien et dont on pouvait suivre les divers déplacements à la reconnaissance de son « tag » sur les murs des villes avoisinantes. Ils parlaient souvent de ce que représentait comme transgression pour eux le fait d'écrire ainsi sur les murs publics : le désir de laisser leur marque quelque part et en même temps la peur continue de l'être pris.

Pour Tom, Sammy, Tassadit et les autres, la bibliothèque a été un lieu de passage, un moment du passage que représente l'adolescence. Et aussi un passage vers d'autres lieux, d'autres structures.

Le théâtre municipal a monté *Le Roi Lear*, un *Roi Lear* dans lequel le fou du roi est un « rapper » et les garçons se sont intégrés à l'équipe des décors pour réaliser, pendant toutes leurs vacances de Pâques, toutes les calligraphies dont ils pouvaient avoir envie, avec leurs « tags » bien en évidence.

Hier, une mère maghrébine est venue « désinscrire » de la bibliothèque ses trois filles adolescentes « pour ne pas qu'elles puissent me dire qu'elles sont allées à la bibliothèque quand elles vont ailleurs ! ». Pour les filles, les passages risquent d'être encore plus difficiles. ■

Catherine Germain
d'après une interview de Michèle Cochet,
bibliothécaire, au Plessis Robinson.